

Je ne vois aucune métaphore dans ce que je dis. C'est comme si tout se trouvait dans l'ombre. Il y a eu un temps où je fréquentais un restaurant obscur, qui n'existe plus, appelé Seiyoken, dans une rue mal famée du quartier de la Liberdade. La nourriture y était bonne, les prix honnêtes et le service sympathique, pour autant qu'on puisse dire, puisque nous n'en avons jamais été chassés. Il y avait presque toujours de la place et il ne m'est jamais venu à l'esprit, ni à celui de mes camarades de faculté, que le boucan que nous faisons d'habitude après quelques verres de saké et de bière puisse déranger les autres clients. Nous étions trop habitués par nos convictions et trop aveugles pour réfléchir à deux fois avant d'élever la voix et de discourir sur des sujets qui n'intéressaient personne, à commencer par les serveurs, qui non seulement ignoraient le ton de nos dissensions ou, pire, de notre autosatisfaction, mais encore profitaient de ce que nous nous étranglions avec nos propres paroles pour sortir de l'ombre qui nous enveloppait et s'épaississait au fil des heures et aussi de notre ivresse (sans que nous nous en apercevions, les serveurs éteignaient progressivement les lumières) pour remplir nos verres vides sans se faire remarquer, s'assurant ainsi un pourboire plus généreux à la fin de la nuit et de notre soûlerie. Quand nous reprenions nos esprits, nous étions déjà dans le noir.

Je me souviens d'un dîner particulièrement déconcertant où quelqu'un à la table criait que sans le nazisme le monde n'aurait ni compris ni apprécié les textes de Kafka. Ou du jour où quelqu'un a cité l'exemple de William Blake – auteur du *Mariage du ciel et de l'enfer*, étudié l'après-midi même au cours de littérature anglaise – reconnu uniquement un siècle après sa mort, comme devise de notre illusion d'être des incompris : "L'incapacité de voir, de juger et de faire justice dans le présent est quelque chose de stupéfiant." C'était une belle illusion. Si la reconnaissance ne venait jamais des oeuvres mais des circonstances historiques et sociales dans lesquelles celles-ci surgissaient, toute critique était une farce plus ou moins myope dans laquelle l'œuvre servait soit à illustrer un contexte préalable, soit à justifier l'état d'esprit engendré par ces circonstances. C'était ce qui s'appelait le lieu et l'heure juste. L'idée que l'homme puisse voir uniquement ce qu'il était déjà prêt à voir et que le futur soit toujours une projection du passé était particulièrement agaçante. Et qu'il ne puisse y avoir d'offre sans demande, ni en littérature ni dans les arts. Dans nos discussions au Seiyoken nous n'imaginions pas être en mesure de ne pas échapper à la règle et de ne rien voir ici non plus. Les oeuvres ne peuvent pas être dissociées du contexte de leur création, elles ne peuvent pas échapper au présent et il en était de même pour nous.

Dans son cours publié après sa mort sous le titre de *Cours de littérature anglaise*, Borges, l'écrivain argentin, dit que "pour Blake, ce que les théologiens ordinaires nomment Enfer est en réalité le Ciel". Le souvenir de ces dîners enflammés est encore plus embarrassant quand on le compare à ce que nous sommes devenus, contrairement à ce que nous nous promettions d'être. Ce n'a été que dix ans après une de ces soirées où la discussion avait porté sur ma piètre ambition d'écrivain (qui m'embarrasserait fort aujourd'hui si par mésaventure je rencontrais un de ces camarades et qu'il se rende compte de ce que j'étais devenu, même sachant qu'eux non plus ne s'en étaient pas tellement mieux tirés) que j'ai remarqué pour la première fois la patronne du restaurant.

Au bout de presque dix ans, maintenant que j'étais chômeur et séparé de ma femme, après m'être cassé les couilles pour rien à travailler comme rédacteur d'annonces et de films publicitaires dans une agence de pub, je retournais de temps à autre au Seiyoken. Les serveurs n'avaient pas changé et me traitaient comme une vieille connaissance. Tout bien considéré, il serait plus juste de dire que si je n'avais pas remarqué la patronne jusqu'alors, c'était parce qu'elle ne se montrait pas. Et que des rencontres comme celle-ci attendent leur heure. C'était

une vieille femme discrète, qui a émergé un soir de son coin sous l'escalier telle une apparition pour m'imposer le mystère de son effacement. Chaque fois que j'étais seul, je préférais m'installer au comptoir. Là au moins j'avais la compagnie du *sushiman*. Un soir, à un certain moment, quand il n'y avait déjà plus personne dans le restaurant, la vieille que je n'avais jamais aperçue est sortie de derrière la caisse enregistreuse où elle passait la nuit – elle devait s'être levée et approchée subrepticement car je ne l'ai remarquée que lorsqu'elle s'est trouvée à côté de moi – et elle n'y est pas allée par quatre chemins : “Vous êtes écrivain ?” Je suis demeuré muet. J'ai sûrement écarquillé les yeux de la façon qui énervait ma femme, si bien qu'elle a aussitôt expliqué en désignant un serveur, comme si elle s'excusait : “Ce garçon m'a dit que vous êtes écrivain.” Elle avait des cheveux gris et lisses, attachés en une queue de cheval qui lui donnait un air d'écolière, vestige anachronique d'une jeunesse lointaine, comme si une jeune actrice s'était grimaquée pour jouer le rôle d'une vieille au théâtre. Je crois qu'elle portait une robe en soie bleu sombre. Je n'en suis plus certain. Elle avait dû être belle. Elle était maigre. Avec un nez pointu. Elle n'avait pas le type oriental. Ses yeux non plus n'étaient pas tellement bridés. Ils étaient gonflés, tuméfiés, comme sur les masques du théâtre nô, comme si elle venait de se réveiller ou qu'elle pleurait. Ce n'était pas le cas. La patronne du restaurant n'était pas grande, mais pour moi, assis au comptoir, sa présence subite, debout à côté de moi, lui conférait une majesté inattendue. Elle était le contraire d'elle-même, de tout ce qu'il était possible d'imaginer d'une vieille Japonaise. Je ne pouvais pas savoir que ce soir-là, peu de temps avant d'émerger de son coin pour me confronter à la conscience d'un rêve que je croyais avoir déjà enterré, elle avait reçu la pire nouvelle de sa vie.

“Non”, ai-je répondu, légèrement ivre, froissé par ce qui m'a paru d'abord être une sorte d'ironie ou de plaisanterie de mauvais goût (surtout à un moment où j'étais au chômage et sans la moindre perspective de changement), bien qu'il y ait eu un temps, dix ans plus tôt, où j'avais l'habitude de faire étalage publiquement, sans la moindre vergogne, de mes ambitions les plus intimes chaque fois que l'occasion se présentait. “En réalité, je n'ai jamais rien écrit.”

“Le meilleur écrivain est toujours celui qui n'a jamais rien écrit”, a-t-elle rétorqué, sans qu'il soit possible de comprendre si son ironie provenait d'une déception ou d'un soulagement, et elle s'est réfugiée dans l'ombre de la caisse enregistreuse sous l'escalier derrière la porte d'entrée, d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Pour la première fois, je me suis senti mal de me trouver là. Après tant d'années, je voyais ce que je ne voulais plus voir, à savoir que mon illusion ne se dissiperait pas tant que je n'écrirais pas la première ligne ; j'ai compris que je n'avais pas surmonté mes rêves d'adolescent comme j'avais fini par le croire, car je nourrissais encore cette fantaisie infernale, bien que désormais en silence, uniquement en mon for intérieur. Au fond, je pensais toujours que j'étais capable d'écrire – et de me sauver un jour je ne savais pas de quoi au juste. Ce qui était insensé, c'était que je n'avais jamais rien écrit en dehors d'une poignée de scénarios de films publicitaires. Et cela seulement me permettait de continuer à croire que j'étais capable d'être (ou étais) un écrivain et que cela pouvait me sauver. Je me suis dépêché de terminer mon repas et j'ai demandé l'addition. J'avais honte. Je suis sorti sans regarder derrière moi. J'envisageais de ne plus jamais retourner dans ce restaurant. J'y suis retourné la semaine suivante.